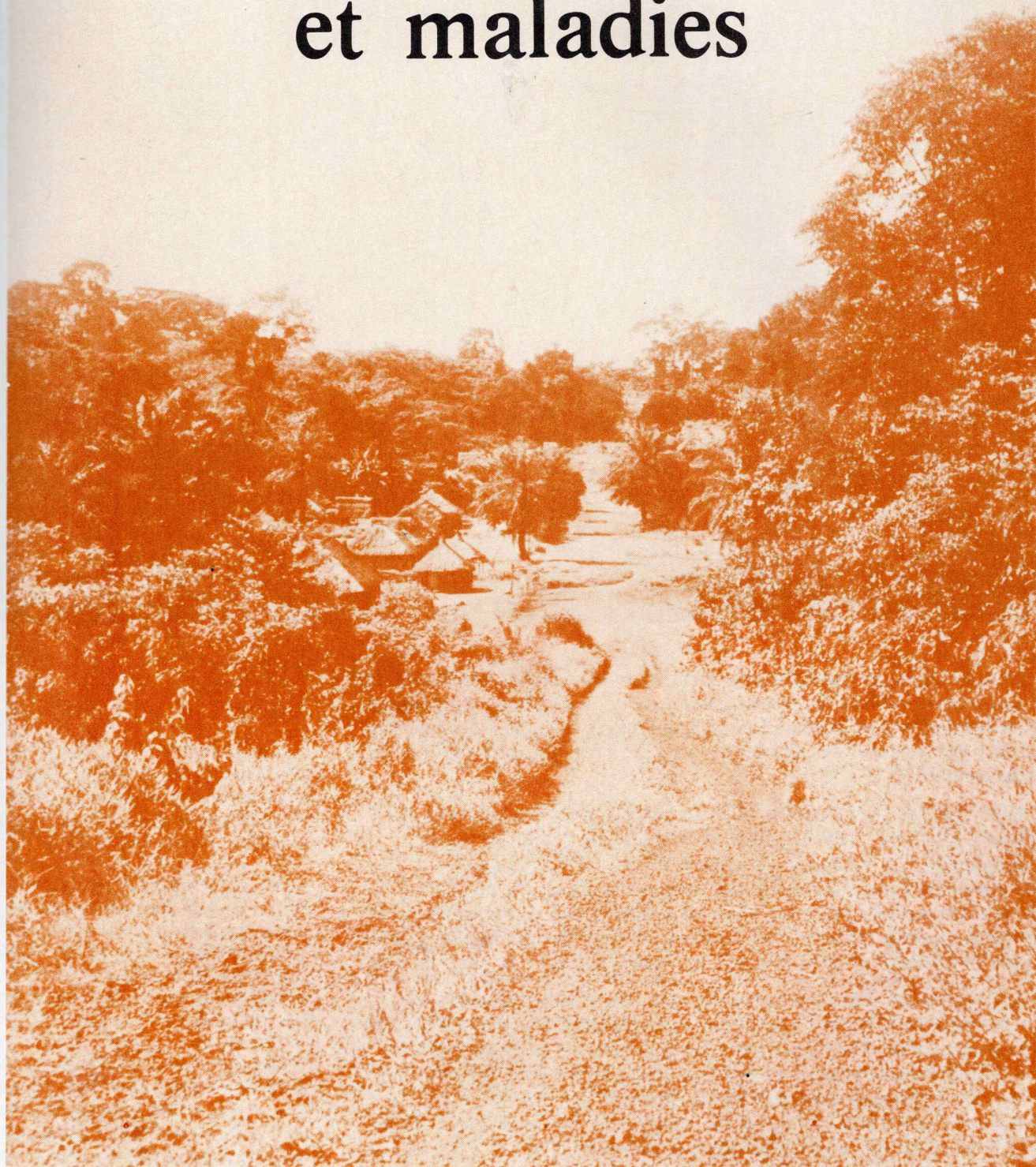


esprit, magiciens et maladies





L'implantation de la médecine occidentale en Afrique Noire pose souvent des problèmes ardues aux médecins et à leurs clients. Sa pratique procède en effet d'un type de rationalisation inassimilable à des sociétés qui ont des conceptions différentes sur l'organisation du monde et du corps humain.

Quel que soit l'engouement pour les dispensaires, les hôpitaux et les « piqûres », les incompréhensions se manifestent par de fréquents malentendus. Les médecins s'étonnent de voir que les malades disparaissent en cours de traitement sans raison apparente ou qu'ils n'ont pas pris les remèdes indiqués. Mais les malades sont déroutés par leurs contacts avec des médecins qui semblent négliger des phénomènes qu'ils jugent importants et dans lesquels ils voient la cause de leur maladie.

J'ai longtemps exercé la médecine dans les villages nzakara, en Centrafrique, où j'avais été envoyée pour chercher les causes d'un mal mystérieux, la stérilité. Il a donc fallu apprendre la langue, mener des enquêtes et surtout essayer de partager leur vie. De cette expérience, je retiens trois histoires au cours desquelles les Nzakara m'ont fait comprendre leur point de vue et les relations qu'ils souhaitaient établir avec le médecin. Ils s'en expliquent assez clairement pour qu'il n'y ait pas besoin de commentaires.

la femme de Sana

La nuit tombait. Il pleuvait à verse quand j'arrivai au village de Sana. La voiture dérapait sur la latérite détrempée et l'esplanade du village que je traversai en crabe était déserte.

Une mince barrière signalait la résidence du chef. Sana est un ancien tiraillleur. Il parle un peu le français et connaît Marseille et Paris. Peut-être est-ce à cause de cela qu'il avait insisté pour que je m'installe quelques jours chez lui.

Il me reçut avec mille égards. Il trouva un logement pour mon équipe, Mado et Maryamé, mes assistantes, Bangbanzi, l'interprète. Il fit dégager sous la pluie sa résidence personnelle et y fit installer mon équipement, dont

la caisse aux médicaments. On m'apporta même une table et une chaise. La nuit était venue.

Pour honorer son hôte, Sana revint peu après avec quelques amis pour passer la veillée avec moi. Il pleuvait toujours. Au début, la conversation fut banale à souhait, une vraie conversation de salon. Je posai les questions d'usage :

- Comment va le village ?
- Bien, merci.
- Y a-t-il eu des naissances depuis l'an dernier ?
- Une.
- Y a-t-il eu de nouveaux habitants ?

Sana répond sans enthousiasme.

- Quelques étrangers sont passés. Peut-être s'installeront-ils.

Pourquoi cet embarras ? S'ils restent, cela grossira le village. C'est un souci légitime dans une région où les décès laissent des vides qu'aucune naissance ne vient combler ! Je suis d'ailleurs frappée de l'insistance que Sana et ses amis mettent à me parler de leurs morts. A la fin, Sana formule un souhait qui semble lui tenir à cœur. Il veut que je soigne **tous** les habitants de son village. C'est à croire que chacun est atteint de quelque mal mystérieux.

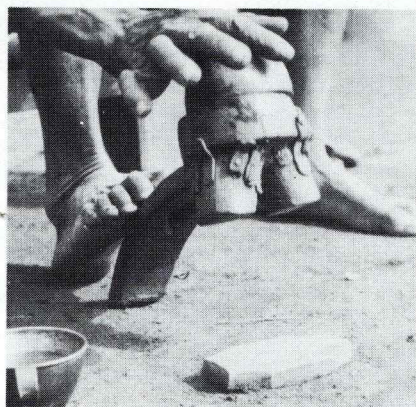
- Certes, je soignerai tous les malades que tout le village présente demain et je verrai ceux qui ont besoin de soins.

Mais Sana insiste : il faut aussi s'occuper des autres.

Le lendemain, nous installons une sorte de dispensaire-hôpital sous l'auvent de la case, derrière la barrière. La pluie a cessé, court répit en cette saison. Très vite, des groupes se forment et s'organisent en file, sous les bourrasques amicales d'une sorte de colosse, ex-sergent si j'en juge par le képi. D'un côté, les hommes ; de l'autre, les femmes, comme à l'église. Les gens se bousculent si bien à la barrière d'accès que Sana la fait renforcer. Tout le village est là. Des femmes, parées du pagne du dimanche, mais peu de bébés sur leur dos ou sur leurs bras ; quelques enfants au ventre proéminent. Des hommes appelés par le chef arrivent en tenue de travail, pagne court ou vestige de short.



Iwa, l'instrument du destin : deux pièces non collées = non ; les deux pièces collées = oui. En page de gauche village nzakara, page suivante une figuration des ancêtres parmi d'autres.



Un infirme se traîne, son tabouret à la main. En voyant cette foule bruyante, les questions m'assiègent. Pourquoi viennent-ils ? Et qu'est-ce donc que la maladie pour eux ? Qu'espèrent-ils du médecin ? Recevoir la piqûre qui donne la force ? Prendre le comprimé qui donne les enfants ?

Assis dans un fauteuil, Sana préside. Aux plaintes que formulent les malades, il ajoute des remarques de son cru, complète ou rectifie leurs déclarations ; il cherche visiblement à faire augmenter le nombre des piqûres et des médicaments administrés. Vers le milieu de la séance, il donne des signes d'agitation. Je m'inquiète. Qu'est-ce qui ne va pas ? On m'explique que sa deuxième épouse est malade ; il n'aurait pas voulu le dire pour ne pas déranger mon travail.

Je plante là un bien-portant et je pars avec mes deux aides voir la femme de Sana. Elle a un phlegmon de la main, qui dégénère en un monstrueux gonflement à l'avant-bras. J'explique au chef qu'il faut procéder à une véritable intervention chirurgicale. Ndaoulé, le chauffeur, va l'emmener à Bangassou. Mais Sana rejette indéfiniment cette solution. Sa femme ne peut partir sans lui. Il n'est pas prêt. Dans deux jours, oui, quand je partirai, ils viendront avec moi.

J'ai beau insister sur les risques d'opérer ici, rien à faire. Sana a la foi du centurion de l'Évangile : dis un mot à la maladie, elle t'obéira. Bon, il faut y aller ; malgré cette appréhension qui me tenaille, j'anesthésie, j'incise. L'odeur nauséabonde fait reculer l'une de mes aides. L'autre ne bronche pas. Devant l'étendue des dégâts, je revois nettement l'un de mes patrons, penché sur un malade, disant, est-ce hasard ou prophétisme :

- Et si vous étiez seule dans le désert, sans moyens, mèche ! mèche !

Je mèche, je contr'incise, re-mèche, bourre le tout de poudre de pénicilline. Une hémorragie ! Zut ! Vite, une pince, du fil. L'épouse de Sana n'a pas proféré un cri. Je termine, douchée, transie, mais pas par la pluie : qu'arrive-t-il dans les villages nzakara quand il n'y a pas de médecin de passage ?

Deux jours plus tard, les « soins » et l'enquête sont terminés. Je quitte un village à nouveau désert, avec Sana et sa femme. Celle-ci va mieux. Son bras a désenflé, la fièvre a baissé. Je les laisse à l'hôpital aussi émue de la reconnaissance de Sana que de cette guérison inespérée.

Le dimanche suivant, au petit marché de Bangassou, je rencontre Sana. Sa femme, dit-il, est guérie. Il est content que j'ai soigné son village. Affaire terminée.

Une heure plus tard, je découvre que, pour Sana, l'affaire n'est point finie. Comme chaque dimanche, en effet, je vais voir le devin Bagui, l'homme qui « sarcle les événements », disent les Nzakara. Il opère à l'aide de deux pièces de bois. Si elles collent, lorsqu'il les frotte l'une contre l'autre, c'est que l'oracle répond oui à la question qu'il lui pose ; si elles se détachent aisément l'une de l'autre, l'oracle répond : non. Ainsi, comme

le paysan qui enlève l'ivraie de son champ, Bagui trie le faux et le vrai, le mensonge et la vérité.

Naturellement, l'homme qui peut faire parler un oracle jouit d'une grande renommée et une petite troupe de curieux se joint généralement aux clients. Mais ce jour-là, Bagui n'est entouré que de trois vieux chefs, dont Sana. Celui-ci aurait-il monopolisé l'oracle, comme les gens riches de chez nous qui louent un train entier, quand il voyagent ? Je me prends à regretter l'aspect spectaculaire de ces consultations publiques qui s'accorde avec l'art de Bagui, son geste théâtral, sa ruse et ses menaces qui découragent les clients de tromper l'oracle. Assis sur des chaises, les quatre hommes forment un carré exigu et discutent comme dans un conseil de village auquel le respect dû à l'oracle confère cependant une note solennelle.

Sana m'explique avec simplicité qu'il vient de présenter son cas à Bagui : ses deux épouses ont été souvent malades depuis un an. Ces malheurs répétés n'ont pas pu arriver par hasard. Pour en découvrir la cause, il va retracer les faits avec la plus grande exactitude.

— Tout d'abord, ma première épouse a été atteinte dans tout le corps. Elle n'a pas mis d'enfants au monde ; ils sont tous tombés dans le sang. »

Quand j'ai vu que ma deuxième épouse était « prise » à la main, j'ai compris que ces malheurs n'étaient pas venus tout seuls. Aide-moi, Bagui, à découvrir la cause de ces événements.

Je me sens mal à l'aise. On dirait que Sana demande à Bagui de contrôler mon travail. Si sa femme n'avait pas été guérie, je comprendrais ! Pourtant, je dois reconnaître que Sana ne semble nullement gêné de parler en ma présence et les autres non plus. Le ton est amical, l'atmosphère cordiale. Chacun s'arrête pour que mon interprète puisse me traduire ce que je ne comprends pas.

Bagui cherche maintenant à « discerner les causes ». Il s'occupe d'abord de l'affaire de la première épouse :

— Les ancêtres sont-ils responsables ? demande-t-il à l'oracle.

— Non, répond-il, car les bois ne collent pas.

— S'agit-il de génies ?

Là, l'oracle répond oui. Alors Bagui prend l'initiative. Il nomme le génie en colère.

— Gassoulouma a dû être offensé.

Comment Bagui le sait-il ? Bien sûr, on trouve des Gassoulouma dans presque tous les villages, car il n'y a pas besoin d'être initié pour avoir un protecteur de ce genre : juste un bois fourchu devant lequel on place quatre petits pieux soutenant un treillis de branchage, l'autel ; quelques rares offrandes, c'est tout ce qui reste d'un culte ancien.

En tout cas Bagui ne semble pas s'être avancé imprudemment. Sana acquiesce.

— En effet, ma première épouse a une sœur qui habite un autre village. Un jour, elle est venue nous visiter et elle est tombée malade. Nous avons interrogé l'oracle qui nous a appris que le Gassoulouma de sa mère était irrité d'avoir été abandonné depuis la mort de celle-ci. Il a dit à ma belle-sœur de reprendre l'autel et il a conseillé à ma femme de lui aménager un lieu de culte. Ainsi, disait l'oracle, les deux sœurs honoreront le génie de leur mère et en apaiseront le courroux. Or, rien n'a encore été fait.

Il faut dire que Sana est protestant, et qu'un catéchiste surveille le village. Sana poursuit :

— La sœur de ma femme est retournée chez elle ; elle est morte peu après. Bien que malade, ma femme n'a jamais repris le Gassoulouma de sa sœur. »

Nul ne pose de questions. L'abandon d'un culte dans ce pays que la maladie dépeuple sournoisement, par le biais de la stérilité, n'est pas rare.

— Et qu'en est-il de ma deuxième épouse, demande Sana.

Il s'agit de « ma » malade. Bagui se remet à frotter ses morceaux de bois.

— Sont-ce les ancêtres ? Non : un génie de la chasse ? Non.

Ceux-là auraient pourtant été faciles à apaiser.

— Un envoûtement (un ngonlan) ?

— Oui, répond l'oracle.

Sana réfléchit.

— Tu sais comment sont les fem-

mes : elles se donnent au premier venu quand il leur plaît ; elles l'honorent plus que leur mari. Et pourtant, je remplis bien mes devoirs. D'autre part, je surveille mes femmes et les contrains à me donner le nom de leurs amants éventuels.

— C'est vrai, me dit mon voisin en riant, les femmes de Sana connaissent bien leur mari ! Elles ont peur de recevoir un homme chez elles.

— Il y a un an, reprend Sana, un étranger s'est présenté. Il voulait travailler un champ dans notre village. Son clan est allié à celui de ma deuxième épouse. Aussi l'ai-je bien accueilli. Il a fait des avances à ma femme qui, par crainte de moi, les a repoussées. L'homme l'a menacée. Or, certains disent qu'il est sorcier (mbé-mangou).

— Sorcier ou pas, c'est à cause d'un envoûtement (ngonlan), dit Bagui, que le bras de ta femme est malade. Cet homme a « pris » le bras de ta femme, ce bras qu'elle lui a retiré. Il faut mettre fin à ses menées. C'est le seul remède.

— Oui, reprend Sana, je voudrais bien voir le fin de mes malheurs. Je suis vieux maintenant. Je veux avoir des enfants et une vie débarrassée de soucis. Que faut-il faire ?

— Ta femme ne guérira que si tu mets fin à l'action néfaste de cet étranger.

— Je le ferai dès mon retour chez moi. Rien d'autre ?

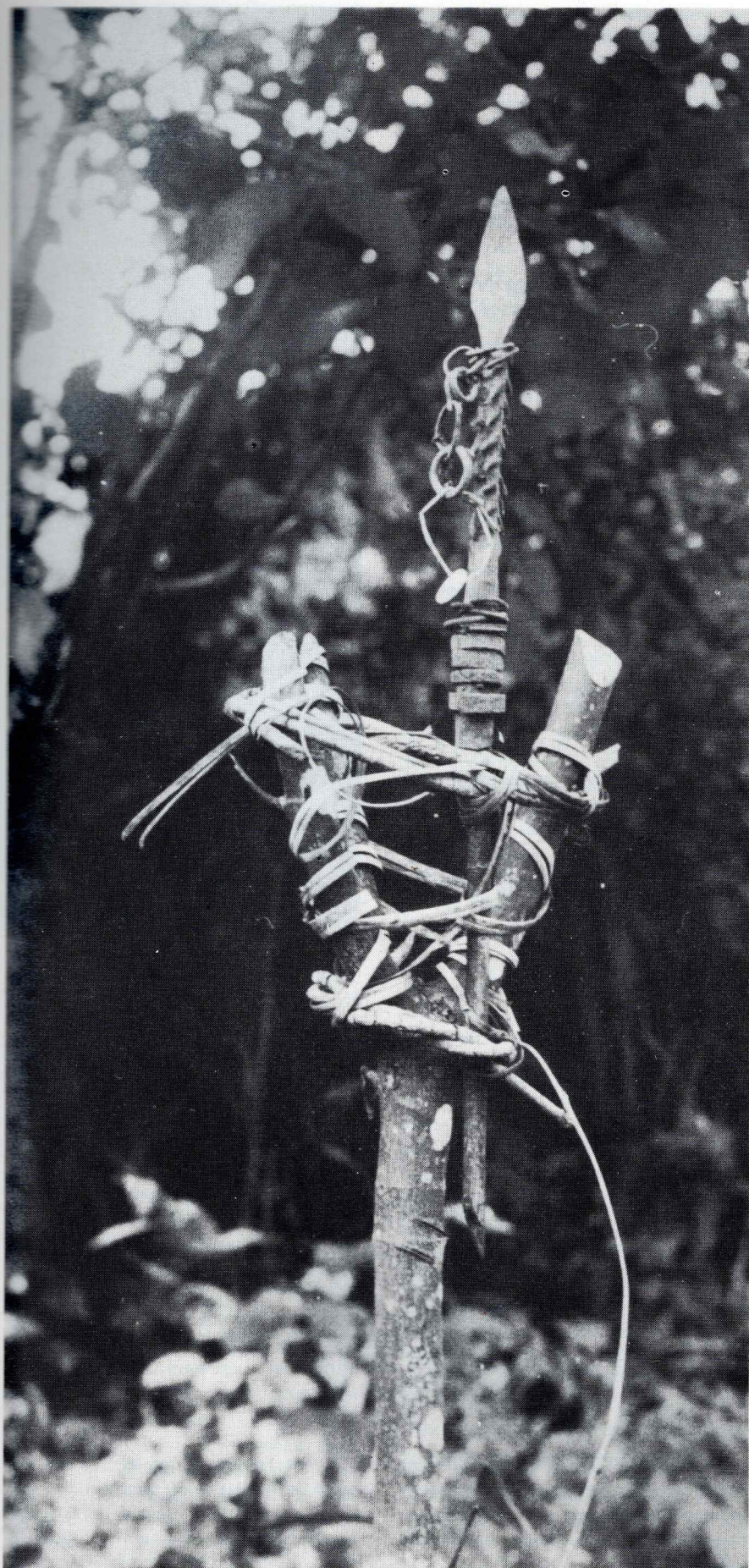
— Rien d'autre. Ah, les femmes ! dit Bagui avec un sourire ironique de connaisseur.

Que va faire Sana ? A son retour, il convoquera la population de son village, il prendra la sagaie (1) d'un homme estimé et conspuera publiquement l'étranger : « Sorcier, tes intentions sont connues ; les pensées de ton cœur sont dévoilées. Mets fin à tes envoûtements sur cette femme. Si elle reste malade et qu'elle ne met pas d'enfant au monde, nous saurons que c'est par la force de ton mangou (2). Homme néfaste, éloigne-toi ; respecte-nous ! »

Ces paroles, dit-on, paralysent les sorciers et magiciens, elles les font fuir. Non seulement la force interne d'un chef vaut l'arme qu'il brandit,

(1) Sagaie, lance ou autre arme guerrière.

(2) Mangou : sorcellerie du ventre.



mais les esprits et forces invisibles qui n'agissent et ne vivent que dans la nuit et le secret sont menacés dans leur existence même lorsqu'ils sont mis à jour ; à la lumière, à l'extérieur, à la connaissance... Et le sorcier, qu'il s'agit d'éloigner, c'est un de ces étrangers dont Sana n'avait pas envie de me parler l'autre soir, c'est lui le responsable du phlegmon. Et le bras, ce membre qui évoque la sexualité chez les Nzakara plus encore que chez nous, a été relié spontanément à une affaire d'adultère, ou plus exactement, à la vengeance d'un étranger sur une femme qui lui avait refusé sa « main ».

Médecin, je regarde ces hommes qui m'ont parlé avec simplicité comme à un des leurs. A aucun moment, ils n'ont cherché à dénigrer l'action du médecin. Et pourtant, je ressens comme une blessure. Sana et Bagui agissent comme si le phlegmon n'avait pas été vraiment guéri, un peu comme s'ils reniaient mon intervention. D'un côté, ils acceptent et même ils sollicitent les instruments de chirurgie et les antibiotiques. De l'autre, les magiciens, les « poisons » et les ancêtres semblent avoir le dernier mot, le mot décisif, en tout cas. Je tiens à en avoir le cœur net. Par interprète, je pose deux questions :

– D'abord, les choses étant ce qu'elles sont, pourquoi Sana tenait-il à ce que je soigne son village ? Car si la maladie est l'effet de forces spirituelles, de sorcellerie, de poison, à quoi servent mes médicaments, piqûres et autres ? Ensuite, pourquoi Bagui n'a-t-il pas parlé de l'arrivée du médecin chez Sana au moment précis où l'état de la femme était si inquiétant qu'on craignait sa mort prochaine ?

La question est visiblement mal posée, car Bagui répond que, de toute évidence, les esprits ne souhaitaient pas la mort de cette femme. Donc, elle ne devait pas mourir. La maladie n'était qu'un avertissement envoyé par le Gassoulouma qui avait permis mon arrivée et mon intervention.

Qu'en déduire ?

Dans l'esprit des Nzakara, on trouve la cause d'une maladie en remontant à l'intervention d'une force invisible : ainsi, le Gassoulouma est la cause première de la maladie de la première épouse. A moins qu'il faille rechercher l'action néfaste d'hommes,

détenteurs d'un pouvoir spécial, les sorciers ou les magiciens qui cultivent des plantes aux effets toxiques ou bienfaisants selon le sens du vœu prononcé, et tel est le cas de la deuxième femme de Sana.

Dans ces conditions, l'acte médical ou chirurgical ne peut agir sur la cause profonde de l'affection. Même s'il guérit en apparence, le mal demeure, latent, mais réel, tant que sa cause n'est pas supprimée. Dans le cas de la deuxième épouse de Sana, l'étranger qui cherche à lui nuire habite le même village. Il peut continuer à fabriquer son « poison » à longueur de journée et le communiquer à distance à sa victime, autant qu'il le veut. L'action du médecin a été efficace, tant qu'il était là, mais Sana sait que sa femme restera exposée à la maladie aussi longtemps que le magicien ne sera pas mis hors d'état de nuire.

Je comprends alors certaines réactions de médecins européens qui soignent les Africains. « Ils n'ont aucune confiance en nous, entend-on dire souvent. Dès qu'ils sont guéris, ils vont chez le féticheur pour se faire soigner. »

Réaction impulsive et injuste, car s'il est vrai que les médicaments ont parfois des effets spectaculaires, quel médecin peut nier, lui parti que les blennorrhagies ne réapparaissent, parce qu'il n'a pas pu soigner tous les porteurs de germes, sources de nouvelles contaminations. Ou que les bilharzioses ne « reviennent » pas, parce qu'il reste des agents de la maladie dans les sources et les marigots contaminés... Alors pourquoi m'étonner quand les Nzakara disent :

– La maladie est guérie, oui, mais les sorciers et les envoûteurs restent. Et quand on les a chassés, il y en a d'autres qu'on n'avait pas découverts.

Personne ne nie les bienfaits de l'action médicale, mais les uns attribuent les maladies et leurs rechutes à des microbes ou parasites que personne ne voit (sans microscope), les autres à l'action occulte des magiciens ou à celle des mânes invisibles et de mille esprits de l'autre monde, qui envoient des maladies lorsque des sorciers ou des jaloux le leur demandent. L'un des sages du petit groupe, Magamba, s'en explique :

– Nous contractons régulièrement des alliances avec les ancêtres et les génies, mais ils ont tendance spontanément à oublier les hommes. C'est pourquoi nous les prions et leur offrons des sacrifices. Morts, les ancêtres restent les chefs et les juges qu'ils étaient de leur vivant. Nous avons recours à eux dans nos difficultés.

Là, je riposte :

– Mais les ancêtres sont méchants, puisqu'ils envoient sans cesse la mort et les maladies ?

– Non, car si les sorciers, qui ont des yeux et des oreilles, ne s'en allaient pas leur raconter nos méfaits, les esprits ne nous puniraient pas si souvent. D'ailleurs, nous leur dépêchons des médiateurs pour leur rappeler nos prières et nos offrandes. Et ils envoient de bonnes choses, des enfants, de belles récoltes. Ils permettent que les remèdes guérissent.

– Voilà donc pourquoi Sana tenait tant à ce que je soigne tout son village : on peut être malade sans le savoir. Les devins révèlent cette maladie-état, dont est atteint celui qui a fâché un être invisible ou qui a rompu son alliance en abandonnant son autel. Apparemment, il est en bonne santé, mais il est malade en puissance. Le médecin supprime les symptômes, fièvre, douleur, œdème, suppurations, etc. Le devin est irremplaçable.

– Et puis, conclut Sana, on voit bien que tu es une Da Siolo, une femme de l'ancêtre Siolo. Tu as la faveur de nos mânes puisque, quand tu soignes, tu guéris. »

La hernie de Mada

Mada est un notable, parent du chef du village. C'est un homme religieux : il a établi un lieu du culte pour un « génie de la chasse » et un autre pour ses « ancêtres ». Il est bien portant, vigoureux même, mais il souffre d'une hernie, qui a risqué un jour de s'étrangler pour de bon. Je lui ai conseillé de se faire opérer. Mais Mada a toujours une raison pour remettre à plus tard.

Il se trouve qu'arrivant au village en avance d'un jour sur le programme de mes tournées, je suis immédiatement avisée que Mada est alité depuis deux jours. Un examen rapide de sa



Mada et sa famille.

hernie montre qu'elle est solidement étranglée. Il faut l'opérer d'urgence. J'avertis Mada qu'on va le transporter immédiatement à l'hôpital. Mais le chauffeur et la voiture attendent le malade ; il n'est pas prêt, les provisions de voyage ne sont pas préparées, les paniers de manioc sont encore vides. Mada a-t'il changé d'avis ? Il ne serait pas le premier !

En m'approchant de sa case, j'aperçois des brins de paille qui semblent avoir été récemment jetés à terre devant la porte. C'est curieux, mais je n'y prête pas intérêt. Mada part enfin, allongé sur une paillasse, sa femme à son côté, deux gros paniers à ses pieds.

Le lendemain, le chauffeur annonce que Mada a été opéré dès son arrivée. Ce matin, il allait bien, il lui a parlé. Tout le monde se réjouit. Quant à moi, je considère secrètement que



mon arrivée inopinée a été providentielle.

Plus tard, Mada, convalescent, étendu sur une chaise-longue, m'expliqua les événements. Deux mois avant l'intervention, il était allé consulter un devin au sujet de sa maladie. Sans doute celui-ci savait-il que Mada était un homme religieux et qu'il n'avait point d'ennemis. Son oracle lui révéla que Zagui était en cause. Zagui, c'est l'Être-Supérieur, celui qui réside au-delà du monde des esprits, très haut et très loin, et qui ne se manifeste aux hommes qu'indirectement.

Sur le conseil du diseur d'oracle, Mada avait donc élevé une perche à l'entrée du village. La perche était très haute afin de signifier qu'il voulait atteindre Zagui malgré la distance. Au sommet, il avait fixé son ofrande, un panier rempli de divers produits maraîchers, d'œufs, et de

plumes. Un travail d'artiste que j'avais remarqué, mais dont tout le monde avait semblé ignorer l'auteur...

Mais cela n'avait pas empêché la maladie d'empirer, signe visible que l'alliance avec l'Être Supérieur n'avait pu être rétablie. Pourquoi ? Mada l'ignorait. Il s'était donc proposé d'aller à nouveau consulter l'oracle lorsque l'étranglement de sa hernie le terrassa. Et comme, à peine arrivée, je l'avais pressé de partir, il ne put faire qu'une chose : procéder à une cérémonie propitiatoire avec les fameux brins de paille jetés à sa porte, afin d'apaiser la colère de Zagui, sinon l'opération ne réussirait pas.

Pendant que j'écoutais le récit de Mada, j'imaginai un médecin en France, auprès d'un malade qu'une anémie grave mettrait en péril de mort. Il commencerait par faire effectuer une transfusion, sans laquelle le malade ne supporterait pas l'intervention chirurgicale qui pourrait le guérir. Au fond, Mada n'avait pas agi différemment. Il avait d'abord fait une cérémonie pour calmer la colère de Zagui, analogue à la transfusion de l'anémié, en faisant répandre à terre les brins de paille éparpillés devant sa porte, sinon, l'intervention chirurgicale n'aurait pas réussi. Seule différence avec nos croyances, l'hostilité de Zagui était la cause première du mal ; la réussite de l'intervention, le signe de la réconciliation.

le mort ressuscité

De la route de Zangandou, partent de nombreuses pistes piétonnières. Heureusement les bicyclettes y passent et nous y allions parfois, Bangbanzi, Maryamé et moi, travaillant et soignant au hasard des rencontres. L'ombre des arbres y assure la fraîcheur et les gens, sevrés de visiteurs, nous accueillent toujours bien.

Nous nous arrêtons près d'une case isolée, pour « souffler ».

Bangbanzi entre et ressort aussitôt, assez excité :

– Ça, docteur, c'est pour toi : il y a là-dedans un mort ressuscité ».

Nous entrons. Dans la pénombre, je distingue une forme immobile sur le lit. A ses pieds, debout, une femme au visage très jeune. Elle parle à voix

basse, mais le moribond l'interrompt. Il veut raconter lui-même son histoire :

– Lorsque je mourus, je comparus devant Zagui, mais je ne pouvais soutenir l'éclat de sa lumière. C'était comme une multiplicité de miroirs brisés, reflétant le soleil. Je fus obligé de baisser les yeux, et un soldat de Dieu, qui était derrière moi, me donna un grand coup de pied dans les reins pour me faire mettre à genoux. Ici, très exactement. Je le sens encore très fortement. Dieu me dit alors qu'il m'avait fait appeler pour me demander compte de ma conduite parce que j'avais pris une femme aux champs. Je lui jurai que c'était le seul adultère que j'avais commis. Il me dit alors que je devais retourner sur la terre pour expier toutes mes fautes. Le soldat, ajouta-t-il, allait les présenter sur une balance. En effet, je vis un grand nombre de papiers, mais j'ignore ce qu'il y avait dedans. Il est vrai que j'ai volé un peu de maïs l'an dernier. Alors les soldats m'ont jeté sur mon lit. Au moment de la chute, je poussai un grand cri. Maintenant, j'ai mal de la tête aux pieds.

Sa femme confirme les faits.

« – A onze heures, raconte-t-elle, mon mari était inanimé. Il ne remuait pas les yeux et il ne me répondait pas. Il était mort. A quatorze heures, il poussa un grand cri (Zagui l'a donc gardé pendant trois heures). Peu à peu, il est revenu à lui et il m'a raconté toute l'histoire ».

Médicalement, je constatai l'existence d'un double foyer pulmonaire. La veille, le malade avait eu des frissons, signant le début de l'affection. L'état de mort apparente s'expliquait-il par un collapsus ou un coma ? En tout cas le malade avait une forte réaction méningée ; les « coups de pied du soldat de Dieu » n'étaient pas pure invention.

Les antibiotiques agirent rapidement. Une semaine plus tard, le malade commençait à construire sa case d'« homme ressuscité ». C'était la première chose que Zagui lui avait ordonnée.

Il est clair que cet événement – qui, pour nous, n'est qu'une maladie, – marquera l'avenir spirituel de Gana, catéchiste protestant. Il n'oubliera sans doute jamais que Zagui lui a également ordonné de racheter ses fautes.